

## ***Valéry's Graveyard: Le Cimetière marin***

C(h)ris Reys-Chikuma  
University of Alberta

*Valéry's Graveyard: Le Cimetière marin Translated, Described, and Peopled*, by Michael Comenetz & Hugh P. McGrath. New York: Peter Lang (Collection: Currents in Comparative Romance Languages and Literatures), 2011. 200p.

Voici un livre qui à coup sûr aura des difficultés à se « vendre ». Non pas parce qu'il n'est pas bon (il l'est!) mais parce qu'il traite d'un sujet à la fois difficile et aujourd'hui malheureusement trop souvent considéré comme « passé », voire ringard! Même dans les cercles littéraires et poétiques, ce long poème de Valéry qui a presque cent ans (1922) n'a plus la cote! Beaucoup connaissent pourtant ses premiers vers :

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,  
Entre les pins palpite, entre les tombes ;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée !

Quoi de plus « vieux » que la poésie, expression linguistique dont la base, le rythme, s'e/ancre mythiquement dans la mer toujours recommencée (voir Benveniste 327-35) ! Littéralement, historiquement, la poésie est sans doute le genre littéraire le plus ancien. Mais se LIT-elle encore? Les ventes de recueils poétiques semblent plutôt nous dire que non. S'enseigne-t-elle encore? Rarement si l'on en croit les intitulés de cours et les syllabi disponibles en ligne, sauf dans les grandes institutions d'élite. Cette rareté est encore plus évidente lorsqu'il s'agit d'un poète comme Valéry !

Dans un article intitulé « Obstruction de la poésie » paru dans *Le Monde Diplomatique* de janvier 2010, Jacques Roubaud, poète qui pourrait s'inscrire dans la grande tradition valéryenne, a bien expliqué ce que la poésie était, « un tête-à-tête du poète avec la langue », et surtout ce qu'elle n'était pas, « du vers international libre », du « *slam* » et du « vroom-vroom » (pp. 22-23). Nous vivons évidemment dans une époque très différente, une époque qui s'éloigne de ce culte de l'écrit, de la méditation et des références précises aux mondes gréco-latins, cult[ur]e qui caractérise cette tradition poétique exigeante. Et si une autre poésie, parfois d'excellente qualité d'ailleurs, même si elle est tout à fait différente de la poésie entendue au sens roubaudien, s'écoute parfois à la radio, sur un CD ou son i-pod (de Brassens à McSolaar en passant par Barbara et Gainsbourg), tout nous éloigne aujourd'hui de ce type de poésie valéryenne : à lire et relire lentement.

Né en 1871 à Sète et mort et enterré en 1945 dans ce même petit port tranquille de la méditerranée, lieu et sujet de ce poème, Valéry est parfois trop (mê)connu comme intellectuel uniquement. Et pourtant, comme les auteurs de cette traduction-cum-commentaire nous le montrent, que de saveur(s) dans le(s) savoir(s) de ce texte de Valéry! Poésie méditative certes, mais qui s'a/encrent dans le corps :

Comme le fruit se fond en jouissance  
Comme en délice il change son absence  
Dans une bouche où sa forme se meurt ... (vers 25-27)

La lecture du poème et des études qui suivent prendra beaucoup de temps, mais ce pourrait être une occasion de réapprendre la « lenteur » comme vertu, loin de l'agitation commerciale et adolescente imposée, partout, « impérialistement ». Le temps n'est-il d'ailleurs pas l'un des leitmotifs de ce poème ? C'est ce que cette mer toujours recommencée connote ainsi que les références directes au « temps » et à ses synonymes et paronymes (midi). Et il en va de même dans sa forme poétique puisque le texte est composé d'unités rappelant le temps comme les 24 strophes (pour les 24 heures) de 6 vers chacune pour les 60 secondes ou minutes, même si « Midi le juste » (12 heures) n'est plus l'alexandrin (le dodécasyllabe), mais le décasyllabe si rare en poésie française et que Valéry avait expressément choisi comme défi au mètre classique.

La première partie de ce livre comprend le texte original sur la page de gauche, et sur la page de droite, en face bien aligné, sa traduction. Là est le premier intérêt de ce livre. Mais même si ce livre s'adresse d'abord aux lecteurs anglophones puisque écrit en anglais, il sera utile et agréable aussi pour tout lecteur francophone anglophile parlant anglais, l'aidant à se souvenir ou ressouvenir (autre topos de ce « Cimetière »), ou simplement à mieux comprendre comment apprécier ce long poème. En effet, cette traduction est intéressante parce qu'elle permet de voir le texte autrement, de mieux comprendre encore le texte original non seulement parce que certains termes du poème français ne sont que rarement directement accessibles (même pour un francophone cultivé), mais aussi parce que comme tout passionné de traduction le sait, la traduction est nécessairement différente de l'original et donc ouvre et ferme à la fois de nouvelles perspectives. Rien de plus difficile à traduire qu'un poème, et ceux de Valéry et celui-ci en particulier le sont plus encore. Rien de moins facile en effet que de respecter cette forme rigoureusement régulière qu'est le décasyllabe (rimant en AABCCB) tout en respectant le fond qui est une méditation tout aussi rigoureuse sur la poésie et l'être. De par sa complexité et son extrême précision rythmiques, rimées, intertextuelles et idéelles, cette méditation poétique est un vrai défi à la traduction et les deux auteurs ensemble dans la traduction à proprement dite et dans les commentaires qui suivent ont su relever ce défi. Ainsi, s'il a renoncé aux rimes, le traducteur a choisi de respecter un certain nombre d'autres contraintes rythmiques. Par exemple, il a utilisé le décasyllabe dans la

traduction anglaise et a donc transposé l'un des défis que Valéry s'était imposé, c'est-à-dire d'élever le décasyllabe au niveau de l'alexandrin.

Comme nous le dit Michael Comenetz dans sa préface (vii), la traduction date en fait de 1978. Le traducteur, feu Hugh McGrath, était professeur à Saint-John's College (Annapolis, Maryland, USA) et son successeur, Dr Comenetz, a décidé de publier cette traduction et de l'accompagner d'une étude-commentaire. Il existe d'autres traductions de ce poème (dont celles de : G. Sedgewick, 1938 ; de Cecile Day Lewis, 1946 ; de Graham Dunstan Martin, 1971 ; et plus récemment et moins connue, celle de Pierre Attal, 2000). Une comparaison de ces traductions demanderait plus d'espace que celui alloué pour ce compte rendu, mais il suffit de dire que cette traduction-ci est de haute qualité, navigant habilement et sensiblement entre Charybde et Scylla.

La présentation bilingue est en effet suivie d'une « *Description of the Poem* » des pages 15 à 37 du traducteur, McGrath, qui est une paraphrase intéressante en 16 points mettant en évidence à la fois les références au contexte historique et géographique de Valéry (le port de Sète par exemple) et à d'autres intertextes, nombreux. L'intertextualité complexe et riche de ce poème est en effet l'une de ses caractéristiques essentielles l'inscrivant dans une longue tradition qui remonte au début de la poésie écrite occidentale, poésie qui est aussi intrinsèquement et inextricablement philosophique et didactique dès ses débuts grecs (Homer, Pindare, et Platon) et latins (Lucrèce, Ovide, Virgile), pour remonter par Dante, Ronsard (« Sonnet à Hélène ») et Descartes, Milton, Keats, Hugo, Mallarmé et Hegel. Si ce poème peut en fait se lire et se savourer sans toutes ces références, cette intertextualité qui fait référence à un monde aujourd'hui quasi révolu, celui dominé par l'écrit et la pensée de l'écrit, trop souvent méconnu ou oublié aujourd'hui, est pourtant cruciale pour comprendre et apprécier le poème tant dans son entièreté que dans ses détails.

Il existe aussi de nombreux commentaires, exégèses, analyses de ce texte et si celle-ci ne dépasse pas le livre-somme sur ce poème valéryen de Paul Pielain (1975), elle la complète ici et là par des informations précises. Comme Pielain, Comenetz n'a nullement essayé d'enfermer ce poème dans une interprétation générale : symbolique, ou philosophique, ou formaliste. Ce projet herméneutique est pourtant tentant pour le critique car d'une part le poème utilise une série assez systématique d'oppositions comme « mort/mer », ou « mer-eau/soleil-feu » ou « moi/toi[t]/universel », ou ... « lyrique/didactique/philosophique », et d'allusions à cette poésie métaphysique (Zénon très explicitement cité au vers 121), et d'autre part, même si « Le Cimetière marin » n'est pas abstrus et sibyllin comme certains poèmes mallarméens ou d'autres textes poétiques valéryens, ce poème n'est pas toujours clair. Mais n'est-ce pas justement dans cette « vaguétude » qu'est la poésie, et plus encore la poésie de la « mer, toujours recommencée » ? Ces deux professeurs-critiques ont donc bien compris que c'est aux lecteurs/lectrices de faire ce travail de finition interprétative !

Valéry ne lisait pas seulement ces classiques dans le texte, mais il en a aussi beaucoup traduit (entre autres *Les Bucoliques* de Virgile — voir *Œuvres*, pp. 224-81). S'il a très peu écrit sur la traduction proprement dite (d'une langue à une autre), il a beaucoup écrit sur la

« traduction » de la poésie en prose (bien que de manière non systématique ; voir en particulier certains textes écrits à diverses époques et regroupés par Jean Hytier sous le titre « Théorie poétique et esthétique » dans *Oeuvres*, pp. 1153-1412). Une étude sur ce que ces réflexions pourraient apporter à la traduction en général reste d'ailleurs à faire. Mais il est certain que Valéry s'insurge contre la « traduction » de la poésie en prose, car la spécificité de la poésie c'est de NE PAS être de la prose, et donc, c'est la forme sous toutes ses formes (rythme, rime, vers, syllabes, strophes, ponctuation) qui la définit le plus intrinsèquement. Valéry nous dit donc que si la forme ne peut dominer toute l'interprétation, elle ne peut pas non plus être seulement un simple « ornement » pour des idées, aussi brillantes soient-elles, comme certains critiques tendent à le faire.

La deuxième partie d'environ 140 pages (pp. 41-189) est de Comenetz uniquement. Subdivisée en 9 chapitres qui comme des strophes classiques sont plus ou moins égaux (16 pages chacun) et qui expliquent chacun un thème important abordé dans le poème (*the cemetery, balance and exhaustion, cuts, purity, cycles, atoms and the void, worm and tortoise, sounds of awakening, Dionisus and Proteus*), elle amplifie et complète les 15 pages de son prédécesseur. Elle est écrite davantage pour les spécialistes de la poésie, et en particulier de ce genre de poésie méditative. Elle comprend de nombreuses citations en grec, latin, italien, et en allemand, suivies de leur traduction. Bien que faisant référence à une série de mots, concepts et réalités difficiles d'accès, pour tout lecteur patient et intéressé par ces problématiques, cette partie est expliquée méthodiquement et clairement.

Le tout est suivi d'une « *Selected Bibliography* », une très (trop) brève bibliographie ne reprenant aucune étude de l'œuvre de Valéry ni les quelques articles sur les problèmes de traduction en général et ceux posés par la traduction de Valéry en particulier. Par contre le livre se termine par un index détaillé qui permet de trouver efficacement les allusions ou thèmes guidant le lecteur/la lectrice vers un approfondissement jouissif de cette « mer, toujours recommencée » qu'est la poésie... valéryenne.

BIBLIOGRAPHIE :

- Benveniste, Emile. « La notion de 'rythme' dans son expression linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard (Collection TEL), 1966.
- Pieltain, Paul. *Le Cimetière Marin de Paul Valéry (Essai d'explication et commentaire. Structure, mouvement et moyens d'expression du poème. Critique des interprétations)*. Bruxelles : Palais des Académies, 1975.
- Roubaud, Jacques. « Obstination de la poésie », *Le Monde Diplomatique*, Janvier 2012 (pp. 22-23).
- Valéry, Paul et Jean-Pierre Attal. *Le Cimetière marin (A Graveyard by the Sea : Avec une traduction en vers anglais et une postface par Jean-Pierre Attal)*. Perros-Guirec : La Tily (Collection Traduire), 2000.
- Valéry, Paul. *Le Cimetière marin/The Graveyard by the Sea*. Traduction de Graham Dunstan Martin. Edinburg: University Press. 1971.
- Valéry, Paul. *Le Cimetière marin/The Graveyard by the Sea*. The original text with a verse translation by C. Day Lewis. London: Martin Secker & Warburg, 1946.
- Valéry, Paul. *Oeuvres*. Paris: Gallimard (La Pléiade, vol. 1 ; édition établie et annotée par Jean Hytier), 1957.